

le mois

America out of everywhere ?

Théo Hachez

Ici et ailleurs, jusqu'aux États-Unis même (ce que montrent les films de Michael Moore), l'anti-américanisme a gagné du terrain ces deux dernières années. Moins affiché et surtout moins assumé par les gouvernements que par les opinions, il abrite sous une bannière commode un pluralisme de doléances et de ressentiments entre lesquels les contradictions sont parfois abyssales. La rancœur commune a ses raisons que la raison ne reconnaît plus, agglutinées qu'elles sont dans des stéréotypes.

Les débats en sont raccourcis d'autant. Contradictions, ambivalences et cohabitations douteuses, lorsqu'elles sont dénoncées, dérangent un confort intellectuel et moral acquis à si peu de frais.

Comment condamner pourtant un lieu commun planétaire alors même qu'il est aussi, chez nous, dans sa forme démonstrative, une sorte de cri primal de la conscience politique face à la violence des guerres télévisées et aux inégalités criantes de la mondialisation ?

Cela reviendrait à censurer radicalement toute expression d'un regard sensible et privilégierait une indifférence cynique ou ignorante d'elle-même. D'autant que la double position de première et de super-puissance des États-Unis porte, en effet, avec elle une responsabilité écrasante sur l'ordre du monde — avec lequel elle se confond logiquement —, qu'elle le ratifie en laissant faire ou qu'elle tente de l'infléchir. On lui reprochera aussi de servir ses intérêts ou ses valeurs d'abord, sans trop d'égards pour le droit international.

Il ne faut pas nier non plus que l'administration actuelle et son président récemment reconduit n'ont pas ménagé leurs efforts et leur adresse pour étirer par leurs provocations le front des indignés et des mécontents, en les faisant communier tranquillement dans un consensus à lui seul inconsistant. Un récent sondage indiquait que les Allemands étaient plus nombreux à faire confiance au président russe Poutine qu'à George W. Bush. Sous la pression d'une opinion publique mobilisée, le gouvernement canadien vient de refuser l'offre qui lui était faite par les États-Unis de participer à la mise en place d'un bouclier antimissile commun aux

deux pays. Ces indices témoignent — comme bien d'autres — d'une sévère méfiance, qui relance et emporte dans son sillage des sentiments de révolte plus forts et plus flous.

Mais la révolte, aussi justifiée soit-elle, ne peut rester sourde et aveugle. Ainsi, après l'avoir durement condamnée, se réjouir des déboires de la guerre lancée à l'Irak de Saddam Hussein, c'est ne pas voir qu'ils sont indissociables des malheurs actuels des Irakiens. C'est s'aveugler sur le soulagement illusoire que causerait, en l'état, le retrait militaire des Américains (et celui de leurs alliés). C'est ignorer aussi ce qu'envers ou malgré elle, cette entreprise a apporté de positif ou supprimé d'horrible en désarticulant une tyrannie, dont on lui reproche les séquelles, tout en accordant à ce qui en a survécu le crédit d'être résistantes. Ainsi ceux qui chez nous soutiennent par esprit de système « la résistance à l'occupant dans sa diversité » couvrent les prises d'otage des journalistes (comme Florence Aubenas) venus témoigner de la réalité sur ce terrain.

Que faire alors de ce généreux antiaméricanisme viscéral et contagieux? Comment éviter qu'il ne prenne la place de fondement

unique d'une vision du monde? Il faut en dénoncer les simplismes et les amalgames, cela va de soi. Pour l'affaiblir? Non, pour éviter que de révolte épidémique il ne devienne posture, nourrie de justifications désordonnées ou contradictoires. Et que, sous couvert, il ne réhabilite tous ceux qui, au siècle passé, ont lutté contre la démocratie sans aucune répugnance pour la barbarie à grande échelle.

Ce qui vaut pour le passé vaut aussi pour le présent. L'antiaméricanisme de principe expose à des promiscuités douteuses avec de bonnes âmes qui, pour la bonne cause, passent par pertes et profits le sort de populations entières, comme celle du Kosovo. Les raisons du plus fort ne sont pas toujours les meilleures, certes, mais il faut les pénétrer avec discernement, car elles constituent autant de prises efficaces sur le monde. S'il ne s'agit que de prêter en toute tranquillité aux riches des motivations fanatiques, intéressées ou calamiteuses, l'anti-américanisme ne sera qu'un alibi de bonne conscience pour refuser d'entrer dans l'histoire et ses contradictions. Ou pire, d'y entrer, mais par une mauvaise porte. ■